

## Un amour interdit

Une grimace de dégoût déforma le visage de Mardina.

— J'en ai assez de cette nourriture en boîte ! Je la déteste !

— Il est vraiment temps de partir ! décida Tonga, son mari. Appelle Mararu !

— Où est-elle, d'ailleurs ?

— Encore à tourner autour du poste. Je me demande ce qu'elle y cherche.

— De la compagnie pour parler anglais...

— Comme si notre dialecte ne lui suffisait pas ! On dirait qu'elle a honte d'être aborigène...

Mardina haussa les épaules. Sa fille, qui était aussi celle de Tonga, revendiquait une indépendance qu'elle estimait parfaitement légitime. Dans cette réserve, au cœur de la terre d'Arnhem, où les Aborigènes jouissaient d'une grande liberté, la jeunesse ambitionnait de connaître les coutumes des Blancs, la plupart parlaient l'anglais, ce qui ne plaisait pas forcément aux anciens. Mais en Australie comme ailleurs, en cette année 1947, le monde évoluait. Ce Peuple du désert qui avait souffert de la colonisation essayait de s'adapter. Son retard sur la civilisation européenne était considérable. Les autochtones savaient que le temps n'était

pas encore venu pour eux de se faire une place dans cette nouvelle société. L'arrogance des occupants, avides de possessions, frisait trop souvent le mépris. Heureusement, il existait, disait-on, quelques âmes généreuses animées de bonnes intentions à l'égard de ces pauvres « Abos », mais elles ne fréquentaient guère les camps retranchés où on les avait parqués.

La saison des pluies était terminée. Il se produisait bien encore quelques averses, aussi subites que violentes, mais elles étaient rares. La sécheresse sévissait de nouveau. Le moment de partir semblait bien choisi. Tonga avertit quelques membres de la famille de leur déplacement. Tous décidèrent d'abandonner leurs baraquements et de les suivre ; même la vieille Armella se réjouissait de prendre la piste. L'inaction lui pesait. Au moins les hommes auraient-ils l'occasion de chasser et les femmes de cuisiner. Celles-ci sortaient bien de temps à autre pour s'adonner à la cueillette, mais elles avaient ratissé les alentours. Et l'exercice leur manquait.

— Yella ! appela Mardina.

La seconde épouse de Tonga approchait. Elle marchait lentement, en se déhanchant.

— Aide-moi à remplir ces sacs. Il faut emporter de quoi nous installer dans le bush<sup>1</sup>.

— Pour combien de temps ?

— Je ne sais pas. Tout dépendra du gibier et de nos récoltes. Il vaut mieux prévoir.

Yella se trouvait très bien dans le camp. Elle n'avait rien à faire, que de la graisse. Manger et dormir, cela lui convenait parfaitement.

---

1. L'arrière-pays, où les Aborigènes savent comment trouver de quoi survivre dans une nature des plus hostiles.

— Tonga t'a encore écoutée. Comme d'habitude, dit-elle d'une voix mauvaise.

Tandis que leur mari se préparait à ce départ, les deux femmes entassèrent le peu d'ustensiles qu'elles possédaient et quelques vêtements. Les Blancs exigeant qu'on se couvre le corps, elles avaient reçu des robes. Les essayages avaient d'abord déclenché des crises de fou rire. Maintenant, elles se rendaient souvent au comptoir, curieuses des nouveautés qui leur étaient offertes.

Quant à Armella, on la voyait de temps à autre quitter le camp; elle revenait avec des végétaux qu'elle employait à des ouvrages de sa création. Tout était matière à transformation. Dans le bâtiment où se tenaient une dizaine de personnes, agents qui administraient la communauté et préposés à l'entretien, un magasin ravitaillait les autochtones. Avec le petit pécule qu'ils recevaient de l'État, ils pouvaient s'acheter des suppléments en nourriture, en vêtements, du tabac, et maints objets souvent inutiles mais tellement tentants. Cette boutique recevait également leurs créations. Elle était parfois visitée par des voyageurs curieux en quête d'exotisme qui faisaient mine de s'intéresser aux articles en vente: paniers, sacs, poupées, animaux en paille tressée... des souvenirs de leur passage en ces lieux. Ayant réglé leurs achats, ils s'autorisaient à pénétrer plus avant dans la réserve. Parfois, s'entendant refuser l'entrée, ils demandaient à rencontrer l'artiste qui avait réalisé ces merveilles. Selon l'humeur du directeur, ils étaient acceptés ou refoulés. Armella gagnait quelques sous grâce à son négoce.

« Tu deviens comme eux, s'entendait-elle reprocher. Tu as succombé à la fièvre de l'argent. Ils t'ont corrompue. »

Ce à quoi elle répondait :

« Un jour, le gouvernement se lassera de vous entretenir. Ça dure depuis trop longtemps. Vous devrez vous débrouiller. Vos enfants ne savent plus vivre dans le bush. Alors, il faudra bien qu'ils travaillent. Pour ça, ils devront accepter les règles des Blancs. Personne n'y échappera. »

Cette sortie était l'occasion de transmettre aux jeunes un savoir qui se perdait. Les colons s'étant approprié des espaces immenses, les anciens avaient perdu leurs repères. Nombre de pistes qui menaient aux points d'eau le long desquels ils savaient trouver leur subsistance avaient été coupées par des clôtures. De loin, ils avaient assisté au massacre de leurs territoires. Leur impuissance les laissait sans force et démunis.

— Mararu ! Mararu ! Où est-elle ? s'impatientait Mardina.

Enfin, répondant à l'appel du clan, la jeune fille arriva.

— Nous partons, lui dit sa mère. Prépare ton sac.

— Partez sans moi. Je suis très bien ici.

Interloquée, Mardina considéra sa fille. Comment, elle qui était toujours la première à se réjouir de ces expéditions, voilà qu'elle refusait de les suivre ?

— Es-tu malade ? Je ne t'ai jamais vue d'aussi mauvaise humeur. Ton père a raison.

— Qu'est-ce qu'il a dit ?

— Que tu n’as rien à apprendre des Blancs. Ils ont leur langue, nous avons la nôtre. Ils ont leurs coutumes et nous perdrons les nôtres à rester ici enfermés. Parler anglais ne te blanchira pas la peau. À force de traîner autour du poste, tu attraperas leurs maladies. C’est tout ce qu’ils savent nous transmettre.

— Ils nous nourrissent, ils nous habillent, ils nous soignent. Tu sembles l’oublier.

— Ma pauvre fille ! Ce qu’ils nous donnent n’est rien en comparaison de ce qu’ils nous ont pris.

Mararu en avait assez d’entendre geindre sa mère et les autres. Elle entendait toujours les mêmes litanies à propos des conséquences de la colonisation. Les anciens idéalisaient vraiment trop ce qu’avait été leur existence avant l’arrivée des Blancs. Toujours cette guerre entre Australiens et Aborigènes... Quand finirait-elle ?

— Je ne partirai pas, insista-t-elle en scandant ses mots.

— La famille ne se déplace qu’avec tous ses membres. Tu nous suivras ou ton père t’y forcera. Allez, ma fille ! Le bush nous appelle !

Mararu obéit à contrecœur. Elle se plaisait dans cette réserve, même si les occupations et les distractions y étaient rares. Les jours s’écoulaient dans un bonheur tranquille. La jeunesse savait inventer des jeux.

La petite tribu fut enfin prête. Presque tous portaient une lance ou un javelot, pointe dressée vers le ciel. On aurait pu croire qu’ils partaient en guerre. Pas moins de vingt-cinq personnes composaient la famille : Tonga, Mardina, sa première

épouse, Mararu, leur fille, Yella, sa seconde épouse, leurs trois fils, ses frères, sœurs, cousins et cousines. La vie dans la brousse avec ses dangers pouvait priver un enfant d'un de ses parents, auquel cas un oncle ou une tante se substituait au disparu. Ainsi en était-il depuis des temps immémoriaux. Leur société ainsi comprise gardait ses structures. Armella et plusieurs veuves se joignirent au groupe.

Mararu suivait, calquant son allure sur la leur. Une fatigue récente ralentissait son pas. La vieille Armella l'observait de temps à autre, cherchant à deviner ce que cachait son air lointain. Depuis quelque temps, elle avait remarqué ses sautes d'humeur.

En tête de la colonne marchaient les parents de la jeune fille.

— Il faudra la marier, décida Tonga, que l'attitude de Mararu déconcertait.

— Dès que nous serons revenus, approuva sa première épouse.

Comme pour leur rappeler les caprices de l'intersaison, une averse tropicale déversa subitement sur eux des trombes d'eau. Les abris naturels étant inexistant, ils attendirent stoïquement que les nuages aient fini de se soulager. Certains d'entre eux pestaient tandis que les autres offraient leur corps à la pluie bienfaisante. Tous savaient qu'elle serait suivie d'une chaleur torride, mais ils espéraient gagner bientôt une zone ombragée. Mardina regardait sa fille et la trouva grossie. Cela expliquait peut-être une certaine dolence. Soudain, elle en comprit la raison... La robe mouillée de Mararu épousait les courbes de son ventre légèrement arrondi.

Lorsque cessa le déluge, que le soleil réapparut, encore plus ardent, les membres du clan mirent à sécher le contenu de leurs sacs. Cela ne prit pas longtemps. Leurs corps se trouvant rafraîchis, ils reprirent le chemin en chantant la nature, les animaux, les plantes, la terre et le ciel.

Après une longue marche sur le sable redevenu brûlant, ils entrèrent dans une immense forêt d'eucalyptus bordée de marécages. Prêt à basculer, le soleil terminait sa course lorsqu'ils décidèrent que la leur prenait fin. Les hommes fabriquèrent des abris provisoires. Les boîtes de conserve circulèrent de main en main. Ce premier repas pris en dehors du camp ne les changeait guère. Les épices masquaient le goût de la viande, mais ils s'étaient tous habitués à ces nourritures. Après un sommeil troublé par le bruissement de la forêt habitée par une faune nocturne, le groupe s'étant restauré se remit en marche.

Le soir venu, les hommes établirent un bivouac auprès d'un cours d'eau. Là, ils étaient assurés de trouver de quoi survivre. Les femmes se mirent immédiatement à fouiller les taillis, un verger riche en fruits, ou bien, à l'aide d'un bâton, à fouir la terre qui recelait des tubercules tendres et sucrés : un délice pour le palais. Les jeunes garçons s'entraînaient au lancer du javelot, sous l'œil amusé des pères. La rivière était leur champ d'action, les poissons leurs cibles. Chaque fois que l'arme atteignait son but, on les entendait exprimer leur allégresse par des cris retentissants.